

DE 1900 A 1932

1900. Au Salon d'automne. Coup de théâtre. On annonce une importante exposition de l'Art Russe. Derrière la cloison qui barre rigoureusement l'entrée des salles, et qui tient lieu de rideau, va-t-il se passer quelque chose de bien intéressant? Hum! L'Art Russe, nous connaissons cela: les grands tableaux à mise en scène de Makowski: des drames à la Matejko, avec tout de même une saveur plus franche et plus raffinée à la fois. Les portraits de Repine qui, en 1889, nous faisaient battre le cœur, et qui en valaient la peine. Et peut-être aussi, les petites scènes militaires de Pokitonoff, qui ont "outrameissonnalisé" Meissonier: et par contraste les magnifiques protestations contre "la guerre" de Veretschaguine, grandes émotions, et bien justifiées, de notre jeunesse...? Mais qui songe à la guerre possible, à ce moment? Guillaume II n'a-t-il pas envoyé à l'Exposition de 1900 les Watteau de Postdam? Enfin, les Russes sont nos amis: nous serons donc éminemment courtois et sympathiques.

Mais voilà que la cloison tombe, et nous sommes tout d'un coup en plein imprévu: une nouveauté faite à la fois d'un rétrospectif piquant, ravissant, et d'un moderne qui ne ressemble ni à nos impressionnistes, ni à nos symbolistes, qui ne se réclame pas de Manet; et qui lorsqu'il a une origine académique, n'a rien de commun, Dieu merci! avec nos Académiciens.

Étions-nous donc ignorants à ce point? Le Français, à cette

époque, ignorait encore la géographie; et bien peu d'entre nous, même désireux d'être informés, à moins d'avoir fait le lointain voyage de Pétersbourg ou de Moscou, — non licbat omnibus — avaient des lacunes dans leur connaissance de la géographie de l'art.

Nous n'en aurons que de plus vifs plaisirs à nous instruire avec les promoteurs. Voici Serge Diaghilev qui va et vient, se multiplie, gracieux, aisé, ordonnant les écoles et les œuvres comme un opéra, heureux de renseigner, jamais las de répondre en gentleman insinuant et en artiste enthousiaste sous son calme souriant.

Et que de surprises de toute sorte! Que d'ouvrages charmants qui décèlent des parentés françaises, en conservant le musical accent russe. *La Princesse Kowansky et M^{lle} Kroutscheff*, jouant une scène d'opéra comique, par Levitzki. *La Princesse Lopoukhine*, au type étrange, à l'expression que l'on ne peut regarder longtemps sans être troublée, par Borowikowski. *La Comtesse Santoloff*, si jeune, si aimablement enjouée entre sa fille, son négrillon et son chien.

Décidément cet art qui, à ce que nous apprend dans une magistrale introduction Alexandre Benois, il y a encore deux siècles à peine, n'était guère dégagé de l'hératisme byzantin, s'est assimilé la langue française, mais avec une grâce de race toute particulière, à laquelle n'atteint aucune autre école occidentale ou centrale. Qu'était un Chodowicki auprès d'un Vénézianow?

Mais cela n'est que le prélude de la symphonie, débat en *passiccio* d'un bouquet d'originalités vivantes, fantasques, aux sonorités infiniment variées, de scènes entraînantes, de colorations rares. C'est Alexandre Benois et sa *Revue des troupes sous Paul I*, triomphe de l'humour dans le savoir, son *Pavillon Chinois* nocturne, à mourir de sourire. C'est Constantin Somof miniatureur exquis, fécond en scènes galantes que l'on craint de

casset en les regardant. C'est Bakst, qui devait jouer un si grand rôle dans notre théâtre et qui est d'un héliénisme grandiose dans son tableau du *Terror antiques*. Ce sont des paysagistes comme Grabar, Levitan, Serov, que sais-je encore ? Des conteurs de légendes plaisamment archaïques comme Bilbine, ou terribles et grandes comme Roerich.

Et par dessus tout cela — ou du moins dramatiquement différent, ce Wroubel, qui ne pouvait pas vivre toujours sous cette tension, capable d'entraîner le Pan pétri des plus actes sués de la terre, la *Princesse Cygne* qui entraîne les imprudents vers les mortels glaciers, et ce *Portrait* de sa femme auquel il a imprimé, semble-t-il, l'effroi de sa propre exaltation.

Près de ce titan foudroyé, l'œuvre d'un des artistes qui avaient remporté les plus grands succès, un poète de la couleur, Nicolai Milliotti, qui dans une *Annonciation* baignée d'or, une *Leda* aux carnations nacrées, des *Éléphants* traversant une mer empuvrée des reflets d'un ciel embrasé, était également un poète par l'imagination.

Mais je ne veux pas me laisser envahir par ces souvenirs qui ont pourtant leur raison d'être en la présente occasion.

* * *

Voici en effet, continuant cette révélation d'ensemble du véritable art russe jusque là incomplètement connu, un des plus intéressants phénomènes de réversibilité artistique.

L'art russe s'était assimilé l'influence occidentale; il va maintenant avec les ballets, organisés avec peut être plus de maîtrise encore, du moins avec plus de retentissement par Diaghileff, agir à son tour sur l'art français, et on peut le dire, contribuer à son renouvellement comme avait fait l'art japonais dans l'essor de l'impressionnisme. On n'attendra pas de nous que nous nous rendions coupables, par ces constatations, d'acte d'humilité à l'égard de l'originalité de l'art français, dont l'une des vertus caractéristiques est à la fois de donner et de recevoir.

— 11 —

Mais sans entrer dans l'histoire détaillée de cette évolution, le fait dominant, indiscutable, est qu'à partir de ce moment de 1906, il s'est établi entre la France et la Russie, un courant d'art continu, que rien n'a pu interrompre, de même que le courant littéraire qui l'avait devancé d'au moins un quart de siècle. Ce sera la fondation en 1899, et en 1906, la révélation du groupe *Mir Iskousstva*, qui auront déterminé ce puissant "circulus".



Au tableau que nous venons d'évoquer les événements inductibles qu'il ne nous appartient pas d'effleurer, en opposent un autre, et ce diptyque est un des plus saisissants que l'esprit puisse imaginer.

Un grand nombre des artistes les plus notoires qui figurent dans le premier panneau, et des disciples de ceux-ci, doivent s'expatrier. Ils peuvent dire comme dans le poème de Virgile :

“Nos patriae fines, nos dulcis iniquimus arva,
Nos patriam fugimus...”

Mais aucun d'eux ne peut penser comme Ovide :

Barbarus ego sum quia non intelligor illis.

Car s'il est un pays où ils se sont trouvés compris, c'est le nôtre. Alexandre Benois, Milhott, Grigorieff, Korovine, Schoukareff, cet Alexandre Jacovleff, qui après avoir naguère montré un Extrême Orient si original, est devenu le plus illustre des peintres voyageurs avec les croisières africaine et asiatique, en se reposant une saison en Corse, tous ces artistes et d'autres qui se sont imposés depuis à la notoriété sont, sans cesser d'être Russes, devenus des nôtres, car l'artiste transporte avec lui la nature où il naquit et vécut, mais aussi le plus sur et le plus merveilleux moyen de communication, le plus immédiat, le plus complet, et le plus intelligible des langages, celui qui est immédiatement traduit sans danger des contresens et des malentendus qui cachent sous le masque des paroles : le dessin.

C'est comme un fait d'histoire naturelle, qui s'est déjà vérifié depuis une douzaine d'années, mais qui s'affirme avec une force et un éclat définitifs par l'exposition qui s'ouvre dans les Galeries de la *Renaissance*, en cette occasion la bien nommée. Les artistes russes ont, depuis leur exode, accompli chez nous une œuvre considérable.

Déjà, en effet, au lendemain de la Guerre, par les soins de M. Loukomsky, nous avons eu un nouvel aperçu du Mir Iskoustva, à la fois morcelé mais augmenté d'autre part, d'éléments nouveaux, notamment avec les rustiques évocations, issues de la terre, à la façon du fils des Pan de Wroubel, par Grigoriéff; avec les non moins "glébales" figures et scènes de Schoukaïeff; laboureurs massifs de l'un, peinant dans un sol et une atmosphère d'ocre; baigneuses rouges et rebondies, de l'autre; sanguines de grande dimension des deux; divers autres encore; j'abrège les énumérations.

Mais cette fois-ci la manifestation a pu être réalisée plus homogène, plus raisonnée, sous la présidence de M. Michel Fédorof au dévouement infatigable à l'égard des étudiants, artistes, écrivains, qui ont transporté leurs pénates et leur palette à Paris, et s'y sont créé une nouvelle vie, difficile souvent, mêlée à la nôtre, et par cela, on l'espère, plus encourageante après leurs épreuves.

Une des questions les plus intéressantes pour l'avenir, mais qui se pose déjà suffisamment depuis ces quelques années serait celle de savoir quelles sont dans de telles circonstances les fruits de l'acclimatation. Dans quelle mesure l'art des deux races (ce mot pris d'une façon tout à fait large) peut-il profiter de ce phénomène de pénétration, cette espèce d'endosmose esthétique? Il est avéré que les plus belles plantes sont d'origine étrangère. Elles ont quelque chose de particulièrement original et précieux.

Il se forme certainement une nouvelle époque d'art en ce moment. Quelles œuvres une fois l'évolution poussée plus

avant, demeureront? On pourrait déjà le dire pour celles qui nous furent révélées en 1906. On pourra le distinguer encore un peu confusément aujourd'hui, parce que notre temps n'est pas libéré de la confusion ou il s'égarait pas plus tard qu'hier, pour celles qui ont surgi depuis.

Aussi un des intérêts les plus marqués de cette exposition par rapport à celle de 1906 et à celle qui vint immédiatement après 1918, c'est que de nouveaux talents et de nouvelles recherches se sont ajoutés à ceux que nous connaissions. J'en citerai un ou deux avant de conclure, mais il est équitable, et agréable, de saluer d'abord au passage ceux qui se sont fait définitivement apprécier, admettre de façon complète, acquise, je ne dirai pas historique, car cela ferait penser que des mains aussi fermes et des esprits aussi constamment "renaissants" se classent par le nombre des années ou s'en ressentent.

Voici donc, entre autres, ceux qui collaborèrent aux opéras et ballets russes : je ne crois léser aucun d'entre eux en nommant tout d'abord Alexandre Benois, puis Biljine, le Prince Alexandre Scherwachidze, Gontcharova, si originale décoratrice et naturaliste, et Larionow, esprit de claires harmonies ; parmi ceux du *Mir Iskousstva* qui furent également tout de suite goûtés : Doboujynski, Grigorief, Constantin Korovine, Nicolas Millioti qui prenait, comme nous l'avons dit déjà, une part si brillante à l'exposition de 1906, et qui est un poète en peinture, de la plus émouvante imagination, et en outre un paysagiste qui dégage l'âme dramatique des sites, portraitiste très original, Constantin Somof que nous avons si fort aimé en 1904, enfin, Zénaida Serébrakova, qui nous a charmé chez Jean Charpentier par son talent plein de décision et de saine séduction ; Zilotti, qui a fait des grands progrès en peinture avec des études américaines.

La tribulation du préfacier est d'osciller entre l'embarras du choix et la copie intégrale du catalogue, on voudra bien être indulgent pour celui qui n'a pas pu parler ici de tous en

connaissance de cause, mais qu'une déjà bien ancienne et toujours vive sympathie a attiré vers l'art et la pensée russes.

Il ne saurait toutefois omettre ses récentes acquisitions d'esprit : le paysagiste Mintchine, dont il y a à déplorer la disparition récente; Dimitri Bouchène, avec ses pastels d'une transparence d'atmosphère si pure, exposés chez Druet; Grigory Gluckmann à la fois âpre satirique de types et souple peintre de nus; Chiltian, au talent affirmatif; Gritchenko, André Lanskoï, Téréchkovitch, paysagiste de grande valeur, Léon Zack, prince Scherbatoff, Soutine; et enfin une vraie révélation le profond interrogateur des visages masqués de clowns, et des visages de femmes non masqués mais d'autant plus impénétrables, Tschelitcheff.

Quelques sculpteurs ne pouvaient manquer à la réunion : notre cher Paul Troubetzkoï qui a élevé la statuette à la hauteur de la statue et qui eut assez d'autorité sur les animaux d'abord pour les sculpter très vivants, puis pour apprendre aux loups eux-mêmes à devenir végétariens. Que n'a-t-il eu cette vertu sur les hommes? Puis Naoum Aronson, Soudbinine, excellent céramiste; ce Zadkine qui s'obstine à vouloir dégager la dryade de l'arbre où elle s'était incorporée; Chana Orloff qui excelle à accentuer les caractères tout en adoucissant les angles.

On a voulu, principalement, en cette introduction si incomplète, faire ressortir la continuité, la souplesse, l'incessante reviviscence à travers les temps les plus divers et en dépit des luttes les plus dures, comme aussi les plus vaillantes, de l'art russe moderne. L'art en général, de ce fait, lui doit beaucoup d'attention, comme aussi de gratitude, attention pour les mérites, gratitude pour l'exemple.

Les choix se feront d'eux-mêmes, l'histoire ne s'écrira que peu à peu. Mais le plus certain pour le moment, c'est que cet

art que nous croyions connaître, s'enrichit incessamment d'éléments imprévus. Cette connaissance, l'exposition d'œuvre à M. Fédorol, va lui faire faire un pas important.

Victor Hugo a écrit : "On découvre une femme comme on découvre un monde, en y pensant toujours". Il en est de même de l'art.

Arsène ALEXANDRE